

Vicky VALANCE

TROP P(H)EUREUSE



Vicky VALANCE

Trop p(h)eureuse

© Vicky VALANCE, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-3243-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon Papa,
que je n'ai pas pris le temps d'aimer
À Mimi et à toutes les petites cuillères disparues
And nothing else matters



« J'ai passé ma vie à me défendre
de l'envie d'y mettre fin. »

Franz Kafka

1

Assise au bord d'une falaise, les jambes dans le vide, seule au monde sur la côte sauvage de Bretagne, je regarde ma vie défiler devant mes yeux et je ne regrette rien. J'ai vécu.

J'ai ri, j'ai pleuré, j'ai souffert et j'ai aimé. J'ai perdu des êtres chers et j'ai donné la vie.

Par ce matin de printemps, les vagues se brisent sur les rochers. Elles sont hautes de plusieurs mètres et s'acharnent avec violence à déloger les quelques mouettes assez courageuses pour venir faire leur pêche sur ces côtes dangereuses. La hauteur des falaises n'arrête pas les vagues, qui grondent leur colère contre les pierres. L'écume claque et rebondit jusqu'à moi. Une mousse blanche se dépose sur les rochers qui longent la côte. Quelques gouttes d'eau m'éclaboussent et malgré la température très basse, je ne ressens déjà plus rien. Le soleil étire ses rayons de l'autre côté de la terre, encore trop timide pour venir me réchauffer. Le blanc immaculé de ma robe, après les deux kilomètres de marche que je viens d'entreprendre, semble-t-il, attiré tous les grains de sable présents sur mon chemin. Au fur et à mesure, le poids de ma traîne se fait plus lourd, comme un fantôme s'évertuant à me faire faire demi-tour.

Les boucles de mes cheveux longs, emmêlées par le vent qui fouette mon visage, ouvrent mon front sur la vue magnifique de la mer et de sa fureur. Le sel de mes larmes se mêle à celui de la mer. Elles vont nourrir l'océan et gonfler les vagues. Juchée à plus de quinze mètres de hauteur sur les rochers humides, je respire l'odeur iodée qui emplit mes poumons, telle une dernière offrande à mes bronches avant le grand saut.

2

Le soleil plombait la ville d'une chape de chaleur étouffante le jour où Adélaïde emménagea dans l'appartement au-dessus de celui de Jean et de sa femme Edith.

La brûlure du soleil faisait fondre le macadam et les semelles en caoutchouc des enfants assez courageux pour se risquer dehors, collaient au bitume.

L'emménagement d'Adélaïde se fit donc discret. Les habitants restés au frais dans leur logement, ne virent pas la jeune femme de 32 ans porter ses cartons seulement aidée de ses filles, ainsi que d'une amie.

Ils ne virent pas la douceur du visage d'Alice ni la dureté qui s'y cachait. Agée de 5 ans, c'était une petite fille discrète et effacée, très mature pour son âge. Elle arborait une chevelure châtain foncé et des yeux aussi verts que ceux de sa mère. Son regard perçant, sans émotion apparente, laissait cependant à la personne regardée l'impression d'être traversée de part en part.

Ils ne virent pas non plus la joie d'Emma, 3 ans, quand elle grimpa les marches menant au palier. Ses cheveux châtain clair rassemblés en une natte, sautillaient d'une épaule à l'autre à chaque nouvelle marche gravie. Ses yeux bruns pétillaient de malice et contraient la timidité de sa sœur, qu'elle ne quittait pas d'une semelle.

L'appartement du dessous était vide. Comme chaque week-end de beau temps, Jean, âgé de 42 ans et sa femme Edith de 39 ans, emmenaient leurs deux cadets, Paul, 15 ans et Vincent, 17 ans, au bord de la mer, dans une petite maison héritée d'un parent. Leur fille Anna, 19 ans et leurs deux fils aînés, Bruno 21 ans et Marc 23 ans, accompagnés de leurs conjointes, les rejoignaient souvent. Les trois derniers avaient pris leur envol dès leur majorité mais partageaient avec plaisir de longs week-ends avec leurs parents. L'annonce, une dizaine d'années plus tôt, de la maladie incurable d'Edith, avait resserré les liens de la fratrie.

Ils venaient très souvent dans l'appartement qui les avait vu grandir. Chaque bibelot, chaque meuble, leur rappelaient les mille et une bêtises qu'ils manigançaient autrefois au grand désarroi de leur maman. La maladie restait

tapie dans un coin, les rires des cinq enfants, la repoussant un peu plus dans l'ombre. Edith, elle-même, malgré la faiblesse de son corps, prenait plaisir à décorer son logement. Des papiers peints fleuris, des coussins en velours, un canapé volumineux et des rideaux clairs laissaient entrer pleinement la lumière. Un bouquet de fleurs fraîches, remplacé chaque semaine, trônait au milieu de l'immense table de salle à manger.

Chaque matin, Jean se levait aux aurores et partait au volant de son camion pour construire les routes qui permettent aux citoyens de circuler à travers la ville. Il travaillait jusqu'à quinze heures par jour les mois d'été. Alors le soir, après son travail, Marc venait aider sa mère dans les tâches quotidiennes. Les enfants savaient leur père très peu démonstratif mais ne lui en tenaient pas rigueur.

Jean s'était toujours occupé de ses enfants et menait de front tous les rôles de sa vie sans jamais se plaindre. Mari, père, ouvrier, il jouait sur tous les tableaux en gardant la tête haute ; un exemple pour ses quatre fils et sa fille, qui lui vouaient une grande admiration.

Jean n'impressionnait pas que ses enfants. En effet, sa taille imposante faisait se disperser les petits du quartier qui couraient en tous sens quand Jean rentrait le soir. Perché dans sa cabine à plus de deux mètres de haut, il klaxonnait et les enfants s'éparpillaient sur son passage en poussant des cris de joie et de frayeur.

Adelaïde, quant à elle, avait posé là ses cartons en mère célibataire. Battue par son ex-mari pendant de longues années, elle avait fui le foyer marital avec ses deux filles. De logements sordides en logements glauques, elle avait fini par trouver son bonheur à quelques mètres de Jean et de sa famille.

Pour la première fois, Alice et Emma possédaient chacune leur chambre. Mais il ne se passait pas un soir sans qu'Emma ne rejoigne Alice dans son lit pour écouter les contes de fées qu'elle inventait juste pour sa petite sœur. C'est avec envie qu'elles regardaient à travers les vitres de leur chambre, les petits voisins s'amuser au pied de l'immeuble. Mais jamais elles n'osaient les rejoindre, incapables de laisser leur mère seule.

Depuis son divorce réussi deux ans plus tôt, Adélaïde collectionnait les conquêtes. Un besoin pressant d'une présence masculine à ses côtés lui faisait ouvrir sa porte à tout genre d'hommes, des grands, des minces, des costauds, des barbus, des chauves, des travailleurs, des chômeurs, des alcooliques... Certains

restaient quelques semaines et d'autres, plus rarement, quelques mois. Leur place ainsi acquise, Emma et Alice devenaient invisibles à leur mère. Trop occupée à assouvir les besoins primaires de l'homme, Adélaïde en oubliait ses filles.

Dans un quartier populaire où des centaines de gens se côtoient chaque jour, on ne regarde pas ce qui se passe chez les autres. Et qu'un homme différent passe la porte de chez leur nouvelle voisine chaque jour, importait peu aux résidents de l'immeuble.

Même quand des cris retentirent dans la cage d'escaliers, un soir d'hiver...

Des cris de détresse parvinrent aux oreilles des habitants. Quelques personnes sortirent doucement sur le pas de leur porte, en veillant à ne pas être vus en cas de danger. Le premier témoin de la scène fut Madame Fortin, voisine de droite d'Adélaïde. Le temps qu'elle ouvre sa porte, un homme aperçu à plusieurs reprises mais dont elle ignorait le nom, dévalait les escaliers en criant :

« T'es complètement dingue, ma pauvre fille ! »

Adélaïde vêtue d'un vieux peignoir mauve, affichait un corps nu et maigre à la vue de sa voisine. Ignorant totalement Madame Fortin, Adélaïde cria elle aussi, aussi fort qu'elle le pouvait. Jusqu'à ce que la porte de la cage d'escaliers se referme derrière celui qui laissait un vide glacial derrière lui.

Comment osait-il l'abandonner ainsi ?! Elle qui lui avait tout donné durant ces quelques semaines ensemble ! Au point de négliger ses propres filles !

Les mains accrochées à la porte, le visage ruisselant de larmes de désespoir, Adélaïde ne voyait pas ses voisins qui la regardaient avec pitié. Madame Fortin s'était approchée doucement d'elle, lui avait chuchoté quelques mots afin de la calmer. Les larmes se tarirent peu à peu, remplacées par des sanglots entrecoupés.

Tandis qu'Adélaïde reprenait petit à petit ses esprits, Madame Fortin distingua, au fond de l'appartement, deux silhouettes. Le couloir, plongé dans le noir et le papier peint défraîchi, semblait empêcher la lumière extérieure d'entrer. Les deux petites formes étaient statiques, immobiles, silencieuses. Surprise par cette vision, Madame Fortin n'eut pas le temps de réagir. Les deux petites filles se retournèrent lentement et entrèrent dans une pièce, qu'elle refermèrent en douceur.

Aucune des deux jeunes filles que Madame Fortin avait déjà vues une ou deux fois seulement depuis leur installation, n'avait l'air troublée par la scène qui venait de se dérouler sous leurs yeux. Leur mère n'en était pas à sa première dispute, ni à sa première crise. Aux voisins de s'y faire, de même qu'elles avaient appris à vivre avec.

De ses yeux encore emplis de larmes, Adélaïde percevait la gêne de Madame Fortin. Elle s'empessa de reprendre les choses en main, comme elle savait si bien le faire, ce qui ne manquait pas de déconcerter les gens qui ne la connaissaient pas. Elle se redressa, s'essuya les yeux d'un revers de manche, referma son peignoir, leva le menton fièrement effaçant d'un geste sec la situation passée, remercia Madame Fortin de sa gentillesse et s'enferma à double tour chez elle, sans laisser à sa voisine ébahie le temps d'ouvrir la bouche.

Et chacun des voisins rentra chez soi, referma sa porte doucement et retourna à sa vie sans plus jamais se préoccuper des cris qui passaient la porte de chez Adélaïde.

À nouveau seule, Adélaïde se tournait vers ses filles et les inondait de toute la tendresse dont elles avaient été privées les semaines précédentes. Et Alice et Emma se jetaient dans ses bras, sans retenue. Avec l'espoir, le même à chaque fois, que tout était bien fini. Et ainsi de suite, semaine après semaine. Elles auraient aimé pouvoir sauver leur mère de ce drame qui se jouait et se rejouait sans cesse. Mais elles n'étaient que des enfants.

Deux ans et demi après cet épisode, Jean devint veuf. Après de longues années de douleurs, sa femme s'était éteinte entourée de l'amour de sa famille. Il ne restait plus que Paul alors âgé de 18 ans, au domicile familial. Ses frères et sa sœur vivaient tous non loin de là et Edith avait pu connaître le bonheur de devenir grand-mère.

La rencontre entre Jean et Adélaïde, quelques mois plus tard, ressemblait fort à la fuite de Cendrillon abandonnant son soulier de vair au douzième coup de minuit, sur les marches du palais... Adélaïde revenait de ses courses quand elle rencontra Jean.

Encombrée de deux gros sacs, elle gravissait courageusement les quatre étages qui menaient à son appartement. Elle portait un joli tailleur bleu pastel, une jupe crayon, plutôt incommode pour gravir les marches ainsi chargée. Ses hauts escarpins noirs la grandissaient d'une dizaine de centimètres. Ses cheveux d'un